

Entretien avec Tenzin Wangmo, le 10 septembre 2014

Propos recueillis par Catia D'Amore

Tenzin Wangmo est née dans le nord de l'Inde en 1962. Son père, qui travaillait dans le gouvernement tibétain, s'est exilé en Inde en 1959, où il a rencontré son épouse. La famille a ensuite rejoint l'Europe, d'abord l'Allemagne puis la Suisse allemande, au début des années 70. A l'âge de 18 ans, elle s'engage activement pour l'association de la jeunesse tibétaine en Europe et plus tard comme présidente de la communauté tibétaine en Suisse romande. Aujourd'hui, Tenzin Wangmo est conteuse, conférencière, coach, formatrice indépendante et interprète communautaire. Elle parle couramment cinq langues, dont le suisse allemand!

Sa présence au salon du Mieux Vivre à Fribourg

- *Transformer les faiblesses en force, vendredi 7 novembre à 17h00 salle 4A*
- *Un conte tibétain pour enfants et adultes, dimanche 9 novembre à 14h15 salle 4B*

Tenzin Wangmo, comment a débuté votre action au sein de la jeunesse tibétaine ?

L'association de la jeunesse tibétaine, qui lutte en faveur de la cause tibétaine en Europe et en Inde, m'a téléphoné un jour. Malgré mes 18 ans, j'ai été démocratiquement élue dans le comité de direction. Cette histoire m'est tombée dessus comme la Vierge Marie est arrivée à avoir un enfant. *Rires*. Avant de me rendre compte à quoi je disais oui, je faisais partie de la plus grande association tibétaine en Europe à l'époque. C'était un tout grand engagement bénévole pendant 10 années. J'y ai appris énormément et ai reçu plus que j'ai pu donner.

Depuis le début l'an 2000, vous avez à cœur de vous occuper de l'association Tadra, pouvez-vous nous en parler ?

C'est un projet qui a été fondé par un couple de tibétains exilés, d'abord en Allemagne puis en Suisse. Eux-mêmes avaient vécu l'état de semi-orphelins, celui d'être accueillis par des gens qu'ils ne connaissaient pas, en Inde puis en Allemagne. Dans ce pays, ils ont grandi chez parents qui étaient éducateurs attirés nommés par le gouvernement tibétain en exil. Ce couple a donc vécu dans « sa propre peau » ce qu'est l'état d'orphelin ou semi-orphelin. Une fois adultes, lui est devenu médecin et elle infirmière, ils ont eu trois enfants. Etant bien établis dans leur vie, ils se sont dit que, d'une certaine façon, ils voulaient redistribuer toute la gratitude et la reconnaissance qu'ils avaient pour les gens qui les avaient aidés.

En 1995, ils ont monté un premier village de toutes pièces au Sud-Est du Tibet puis un deuxième en 2005. Cela fait 20 et 10 ans l'année prochaine que ces villages ont été créés. L'année prochaine, nous fêterons le jubilé et allons rendre visite à tous ces enfants !

Le projet, soutenu et porté par une équipe constituée uniquement de personnes bénévoles, consiste à accueillir des enfants qui sont orphelins complets ou semi-orphelins. Ce statut signifie que ces enfants n'ont plus aucun réseau pour les nourrir ou pour veiller sur eux. Nous avons certaines contraintes comme ne pas prendre d'enfant en bas âge, mais seulement à partir de 5 ans. Nous avons sept à dix maisons d'accueil d'enfants dans chaque village, et dans chacune d'elle nous accueillons 25 à 30 enfants. Pour ces enfants, nous avons une « maman de remplacement » par maison. Cela nous arrive de faire des exceptions, lorsqu'il y a des situations où la vie du bébé est en danger et que la fratrie est déjà accueillie.

Dans chaque village, il y a une école primaire de la première à la sixième classe. Nous prenons en charge également le cycle secondaire. Pour les élèves persévérants et

brillants, l'université est prise en charge grâce aux dons. Les principaux donateurs se trouvent en Allemagne et en Suisse et depuis quelques années également en France et au Tibet même, par des tibétains et de riches chinois. Nous sommes très heureux de pouvoir dire aujourd'hui, qu'il y a de plus en plus un lien de cœur qui s'établit avec la population chinoise.

En Suisse, l'association Tadra n'a pas de structure établie, nous sommes 3 personnes à œuvrer bénévolement. Par contre, au niveau des financements, nous avons depuis longtemps un compte de fondation en Suisse qui est surveillé et contrôlé par le gouvernement suisse et régit selon le code civil. Ceci nous permet de garantir que 100% des dons arrivent sur place.

De quelle façon faites-vous connaître le projet Tadra ?

Nous fonctionnons un peu de façon atypique. Mon collègue, qui vient du canton de Fribourg, se charge généralement de faire des présentations dans le cadre de grandes associations riches, notamment le Rotary Club. C'est lui qui fait la recherche de fonds auprès des fondations et par exemple aussi de la Migros.

De mon côté, j'approche des personnes privées ou bien des associations. Mon point fort est de faire connaître le projet Tadra par des conférences ou des contes lors d'événements.

Pouvez-vous vous parler des contes tibétains du karma ?

C'est le monde de l'Asie centrale, ce sont des contes bouddhistes. Leurs origines remontent au 12^e siècle. Matthieu Ricard, qui a eu la générosité et la gentillesse de préfacier le livre « les contes tibétains du karma », m'a apporté un éclairage extraordinaire sur leurs origines. Ces contes, je les ai entendus de mon père qui les a lui-même entendus de sa mère. Ils ont été transmis de génération en génération. Nos ancêtres les ont adaptés à leurs propres coutumes tibétaines, notamment concernant les noms ou les lieux indiqués, mais aussi les us et coutumes. Je trouvais ces contes tellement magnifiques avec leur structure qui rappelle celle des contes des mille et une nuits. Il y a une histoire centrale, qui parle de la quête d'un jeune prince pour son bonheur, sa paix de l'âme. D'abord, c'est une obsession, ensuite cela devient une quête de bonheur. Puis, il y a ce personnage du cadavre bien loquace et vivant qui raconte plein de petites histoires à ce prince pour lui faire oublier sa mission, pour le piéger, pour tester sa persévérance et sa force mentale.

Quelle histoire ont ces contes pour vous ?

Nous étions beaucoup d'enfants tibétains à la maison. A notre arrivée en Europe, nous avons été accueillis dans un village Pestalozzi dans le sud de l'Allemagne. Mes parents étaient les éducateurs et ils veillaient jour et nuit sur une douzaine d'enfants qui n'étaient pas les leurs, plus leurs propres 4 enfants, dont moi, mon frère et mes deux sœurs qui sont nées en Allemagne. Souvent, nous avons eu des moments de contes de tous genres ensemble. Ce sont des souvenirs qui sont restés gravés dans ma mémoire.

Est-ce que ça a été facile de retranscrire une tradition orale pour en faire un livre ?

Ça a été assez difficile et cela a pris beaucoup de temps. Il s'est passé 12 ans entre le début de la phase écrite et la parution sous la forme d'une publication officielle en 2012. Au début, j'avais peur de trahir la culture orale. Ce travail est pour moi un hommage que j'ai voulu rendre à mes parents, à mes ancêtres, à ma culture, au peuple tibétain et au pays. C'est aussi mon humble contribution pour sauvegarder une partie importante de la culture tibétaine. J'ai notamment été très heureuse d'avoir pu conter en Autriche devant Heinrich Harrer, auteur du livre autobiographique « Sept ans au Tibet ».

Transformer les faiblesses en force est le thème de votre première conférence, de quoi allez-vous nous parler ?

Je n'ai pas fait de cursus universitaire à ce sujet. Je vais parler surtout de mon expérience de vie. Je vais partager avec le public quelques moments de « difficulté » ou de « faiblesse » de mon parcours où j'ai réussi à m'appuyer sur ces événements pour les transformer en force. C'est cette suite d'événements qui m'ont mené là où je suis aujourd'hui. J'aime à dire avec bonheur et fierté que j'ai beaucoup de succès dans mon travail. Parce qu'il y a énormément de concurrence dans le secteur du coaching. C'est une profession non protégée, et presque tout le monde peut s'appeler « coach ». J'ai fait ma formation dans l'institut de coaching à Genève, qui est l'une des plus sérieuses écoles sur le marché. Cela fait 12 ans que je pratique avec passion, parce que pour moi c'est une vocation d'accompagner des privés ou des équipes en entreprise. Je me suis faite connaître auprès des petites et grandes entreprises ou des administrations publiques et des instituts parapublics. Ce qui me permet de vivre de mon métier.

Je peux ainsi consacrer environ 20% de mon temps bénévolement à la cause tibétaine, y inclus l'activité de conteuse, l'engagement pour l'association Tadra et également l'interprétariat pour les personnes migrantes d'origine tibétaine.

On sent dans votre façon de vous exprimer que dans vos diverses activités, la personne, le partage, sont au centre de votre attention.

Oui, à ce titre, je n'aime pas du tout la phrase qui dit « c'est le cordonnier qui est le plus mal chaussé ». Depuis mes 50 ans, j'aménage de plus en plus de temps pour moi, mon hygiène de vie, la médiation, les pratiques en accords avec mes valeurs.

Vous suivez vous-même des enseignements régulièrement auprès d'un maître bouddhiste ?

Oui, depuis que je me suis réveillée, que je suis devenue un peu plus consciente de mon identité. C'est vers mes 18 ans que j'ai rejoint l'association de la jeunesse tibétaine. Cet engagement m'a ouvert beaucoup plus à la question tibétaine et l'enseignement bouddhiste. Un jour, j'ai rencontré Rinchen Dolma Taring, une dame tibétaine extraordinaire qui a écrit un merveilleux livre « Daughter of Tibet », la fille du Tibet, que j'ai beaucoup admiré pour sa force de caractère. En lui rendant visite, un jour, elle m'a dit : « ma fille, si tu veux tenir dans la durée avec ton engagement pour le Tibet, sans la spiritualité bouddhiste, tu n'auras pas la force d'y arriver ». Cette rencontre a eu lieu dans les années 90'. J'ai accentué ma pratique et rencontré mon maître spirituel, qui est devenu mon « maître racine » aujourd'hui, Lama Teunsang. Une rencontre qui, comme toutes les belles choses dans ma vie, m'est tombée sur la tête. *Rires.*

Une dernière chose Tenzin, que signifie votre nom Tenzin Wangmo ?

Rires. Ce sont mes deux prénoms. Tenzin veut dire « gardienne de l'enseignement » et Wangmo « la puissante ». Ce sont des prénoms bénis que le Dalaï Lama m'a donnés, à la demande écrite de mon père.